

## PLUTARQUE ET L'HYMNE ORPHIQUE À ZEUS \*

Plutarque cite par deux fois un vers issu d'un hymne orphique, composition dont nous connaissons plusieurs versions. J'examinerai ici des citations avec une double intention : tenter, tout d'abord, de faire de la lumière sur l'histoire et la transmission de ce vers, dans le cadre général de l'histoire de la transmission de l'hymne, en me fondant sur les témoignages du Chéronéen, et essayer de voir ensuite dans quelle mesure Plutarque incorpore à sa propre doctrine celle qui se reflète dans la source mentionnée <sup>1</sup>.

La première des citations apparaît dans le *De defectu oraculorum*, 436 D :

Καθόλου γάρ, ὡς φημι, δύο πάσης γενέσεως αἰτίας ἐχούσης οἱ μὲν σφόδρα παλαιοὶ θεολόγοι καὶ ποιηταὶ τῇ κρείττονι μόνῃ τὸν νοῦν προσέχειν εἶλοντο (Pohlenz : trad. def. Rescigno <sup>2</sup>) προσεῖχον τοῦτο δὴ τὸ κοινὸν (OF 31.2 <sup>3</sup>) ἐπιφθεγγόμενοι πᾶσι πράγμασι

Zeùs ἀρχὴ Zeùs μέσσα, Διὸς δ' ἐκ πάντα πέλονται·

ταῖς δ' ἀναγκαίαις καὶ φυσικαῖς οὐκέτι προσήεσαν αἰτίαις. Οἱ δὲ νεώτεροι τούτων καὶ φυσικοὶ προσαγορευόμενοι τοῦναντίον ἐκείνοις τῆς καλῆς καὶ θείας ἀποπλανηθέντες ἀρχῆς ἐν σώμασι καὶ πάθεσι σωμάτων πληγαῖς τε καὶ μεταβολαῖς καὶ κράσεσι τίθενται τὸ σύμπαν.

En résumé, donc, comme je dis, même si toute génération a deux causes, les théologiens et les poètes de la plus haute antiquité ont préféré ne prêter

---

\* Cet article a bénéficié de l'aide financière du Project de Recherche Consolider C du Ministère de Science et Innovation d'Espagne (HUM2006-09403).

1. Cf. F. E. BRENN, « An Imperial Heritage: The Religious Spirit of Plutarch of Chaironeia », *ANRW* II, 36, 1 (1987), p. 248-349, spéc. p. 249 ; Ch. FROIDEFOND, « Plutarque et le platonisme », *ibid.*, p. 184-233 et 226 ; A. BERNABÉ, « Plutarco e l'orfismo », dans I. GALLO (éd.), *Plutarco e la religione, Atti dell VI Convegno plutarco (Ravello, 29-31 maggio 1995)*, Napoli, 1996, p. 63-104.

2. A. RESCIGNO, *Plutarco, L'eclissi degli oracoli*, Napoli, 1995, p. 465 et s., n. 435.

3. OF = A. BERNABÉ, *Poetae epici Graeci, testimonia et fragmenta, Pars II*, fasc. 1-2, Monaci et Lipsiae, 2004-2007, cité par numéro de fragment.

attention qu'à la plus importante, en appliquant par conséquent à tout cette maxime commune :

Zeus principe, Zeus centre, de Zeus sont toutes les choses.

Ils n'avaient pas encore abordé les causes nécessaires et physiques. Au contraire de ceux-là, ceux qui sont venus après eux et que l'on appelle physiciens se sont détournés du noble principe divin et ont tout attribué aux corps et à leur vicissitudes : chocs, altérations, combinaisons.

La seconde citation se trouve dans le *De communibus notitiis adversus Stoicos* 1074D :

Ἄλλὰ μὴ δοκῆ ταῦτα λογικωτέραν ἔχειν τὴν ἀπορίαν, ἀνώμεθα τῶν φυσικωτέρων. Ἐπεὶ τοίνυν (*OF* 31.2)

Ζεὺς ἀρχὴ Ζεὺς μέσσα Διὸς δ' ἐκ πάντα τέτυκται

ὡς ἀντοὶ λέγουσι.

Mais pour qu'il ne semble pas que la difficulté contenue dans ces sujets soit par trop logique, nous abordons donc ce qui concerne les caractères plus physiques, comme ils disent eux-mêmes :

Zeus principe, Zeus centre, c'est par Zeus que tout est configuré.

La première des citations attribue la sentence à l'un « des théologiens et poètes de la plus haute antiquité », ce qui coïncide bien avec l'image qu'on a d'Orphée, à l'époque de Plutarque<sup>4</sup>. La seconde, au contraire, attribue de manière surprenante la maxime à « eux-mêmes », c'est-à-dire aux stoïciens. *Prima facie*, cela indiquerait que les stoïciens citaient souvent ce vers, et nous avons même des raisons de penser – étant donné le contexte où apparaissent les citations, entre autres motifs<sup>5</sup> – que ce fut par le biais des citations d'adeptes de cette école philosophique que Plutarque accéda à la connaissance de ce vers.

Par ailleurs, dans la première citation, on qualifie le vers de τούτο ... τὸ κοινόν, où l'on peut comprendre κοινόν au moins de deux façons : « commun » dans le sens de « ordinaire, habituel »<sup>6</sup>, ou alors dans le sens de « général »<sup>7</sup>. D'après la première acception, Plutarque voudrait dire ainsi qu'il avait lu le vers plus d'une fois, supposition qui s'appuierait sur le

4. Cf. A. BERNABÉ, *loc. cit.* (n. 1).

5. Cf. A. BERNABÉ, *loc. cit.* (n. 1), où l'on conclut qu'il ne semble pas que Plutarque ait accédé directement aux textes orphiques.

6. C'est l'acception III de H. G. LIDDELL, R. SCOTT, H. S. JONES, R. MCKENZIE, *A Greek-English Lexicon*, Oxford, 1968, *sub voce* κοινός : « common, ordinary » (au pluriel, τὰ κοινά signifie « commonplaces », cf. Men., *Sam.*, 27).

7. C'est l'acception II du même dictionnaire (mais on l'applique plutôt aux « relations politiques et sociales »).

λέγουσι de la deuxième citation, compris au sens d'un présent continu « ils disent de façon continue ». Adoptant la deuxième acception, le Chéronéen indiquerait que le principe énoncé dans le vers est applicable à la généralité des cas.

Les deux possibilités, évidemment, ne s'excluent pas l'une l'autre : il me semble que ce que Plutarque veut exprimer est que le vers était commun, autant parce qu'il était cité par plusieurs, que parce qu'on l'appliquait à presque tout.

Quant au texte lui-même de cet hymne orphique à Zeus, nous en connaissons trois versions différentes et d'époques diverses, mais toujours comme partie prenante d'une théogonie<sup>8</sup>. La plus ancienne version de cet hymne est citée dans le *Papyrus de Derveni*. L'hymne faisait partie d'un poème orphique, qu'on date d'ordinaire de la fin du VI<sup>e</sup> ou du début du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>9</sup>, dont quelques vers ont été transcrits par l'auteur du texte du papyrus, qu'on date approximativement de 400 av. J.-C. ; une autre version nous est transmise par le *De Mundo* du Pseudo-Aristote, dont la source est probablement la *Théogonie d'Eudemos*, antérieure à Aristote<sup>10</sup>, et enfin, la plus longue citation est contenue dans les *Rhapsodies*, déjà d'époque hellénistique tardive<sup>11</sup>. Le vers apparaît dans les trois cas sous la forme :

8. Cf. A. BERNABÉ, « L'inno a Zeus orfico. Vicissitudini letterarie, ideologiche e religiose », *RFIC* 137 (2009), p. 56-85.

9. *P.Derveni* col. XVII 12 (*OF* 14.2 et texte du papyrus complet dans l'annexe de la *pars* II, fasc. 3 de la même édition, Berolini et Novi Eboraci, 2007) partiellement reconstitué (concrètement Ζεὺς κεφα[λή, Ζεὺς μέσ[σα, Διὸς δ' ἐκ [π]άντα τέτ[υκται]). Sur le *P.Derveni*, cf. A. LAKS, G. W. MOST (éd.), *Studies on the Derveni Papyrus*, Oxford, 1997 ; R. JANKO, « The Derveni Papyrus: an Interim Text », *ZPE* 141 (2002), p. 1-62, « Reconstructing (again) the Opening of the Derveni Papyrus », *ZPE* 166 (2008), p. 37-51 ; F. JOURDAN, *Le Papyrus de Derveni*, traduit et présenté par F. J., Paris, 2003 ; G. BETEGH, *The Derveni Papyrus. Cosmology. Theology and Interpretation*, Cambridge, 2004 ; A. BERNABÉ, *Textos órficos y filosofía presocrática. Materiales para una comparación*, Madrid, 2004, p. 149-186 ; T. KOUREMENOS, G. M. PARASSOGLU, K. TSANTANOGLU, *The Derveni Papyrus*, Firenze, 2006 ; F. CASADESÚS, « El papiro de Derveni », dans A. BERNABÉ, F. CASADESÚS (éd.), *Orfeo y la tradición órfica: un reencuentro*, Madrid, 2008, p. 459-494. Sur la théogonie, cf. A. BERNABÉ, « La théogonie orphique du Papyrus de Derveni », *Kernos* 15 (2002), p. 91-129, « The Derveni Theogony: Many Questions and Some Answers », *HSCP* 103 (2007), p. 99-133.

10. C'est une théogonie anonyme, décrite par Eudème, le disciple d'Aristote, que nous connaissons seulement par des citations de Damascius et d'autres auteurs. Pour l'hymne, cf. Ps.-Aristote, *De mund.*, 401a 25, entre autres sources (cf. *OF* 31).

11. C'est autre théogonie anonyme, composée vraisemblablement vers le I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., mais élaborée sur des versions plus anciennes, et que nous connaissons surtout par des citations des néoplatoniciens. Pour l'hymne, cf. Euseb., *Praep. Ev.*, 3.8.2 (= Porphy., *Περὶ ἀγαλμ.*, fr. 354 F Smith), entre autres sources (cf. *OF* 243).

Zeús κεφαλή, Zeús μέσσα, Διὸς δ' ἐκ πάντα τέτυκται <sup>12</sup>.

Zeus tête, Zeus centre, par Zeus tout est configuré.

Dans la première des citations plutarquiennes, il y a donc deux variantes du texte orphique que nous connaissons par les autres versions citées : ἀρχή au lieu de κεφαλή et πέλονται au lieu de τέτυκται. Dans la seconde nous ne trouvons qu'une seule différence, ἀρχή au lieu de κεφαλή.

Nous commencerons par rejeter πέλονται, un *unicum* dans la tradition de ce vers, qui présente de plus un verbe au pluriel choquant avec un sujet neutre, dû sans doute à l'erreur d'une citation mal rappelée. Ἄρχή, en revanche, mérite plus d'attention. Dans le commentaire du vers de l'auteur anonyme du *Papyrus de Derveni* <sup>13</sup>, nous lisons :

‘κεφαλήν’ [φήσας ἔχειν τὰ ἐό]ντ’ αἰγ[ί]ζεται ὄ. [τι]

κεφαλή[ ] ἀρχή γίνεται συ[στάσεως]

En disant que les choses qui sont ont tête, il [Orphée] fait énigmatiquement allusion au fait que ... tête ... est le principe de la constitution [probablement des choses qui sont].

Le commentateur pense donc que « tête » est une désignation métaphorique pour « principe ». Platon aussi emploie ἀρχή pour paraphraser ce vers, extrait de ce qu'il nomme un « ancien récit », et qui est probablement la version que nous appelons *Théogonie d'Eudemus* <sup>14</sup> :

Ὁ μὲν δὴ θεός, ὥσπερ καὶ ὁ παλαιὸς λόγος, ἀρχὴν τε καὶ τελευτὴν καὶ μέσσα τῶν ὄντων ἀπάντων ἔχων κτλ.

En effet, le dieu qui, comme dit aussi l'ancien récit, contient également le principe, la fin et le centre de toutes les choses qui sont, etc.

La variante ἀρχή apparaît, en dehors de Plutarque, dans d'autres sources qui citent ou paraphrasent ce passage <sup>15</sup>. On la trouve pareillement

12. Cf., sur les variations du texte, E. MAGNELLI, « Una congettura a Cleante ed una nota orfica », *Atene e Roma* 39 (1994), p. 85-91, spéc. p. 85 et s. ; A. RESCIGNO, *loc. cit.* (n. 2), p. 465 et s., n. 435, ainsi que l'apparat critique des trois fragments dans *OF*. Sur l'hymne à Zeus, cf. L. BRISSON, « Orphée et l'Orphisme à l'époque impériale. Témoignages et interprétations philosophiques, de Plutarque à Jamblique », *ANRW* 36.4 (1990), p. 2867-2931 (= *Orphée et l'Orphisme dans l'Antiquité gréco-romaine*, Aldershot, 1995, IV), spéc. p. 2877-2881 et 2889-2892 ; A. BERNABÉ, *loc. cit.* (n. 4), ainsi que la bibliographie citée dans les fragments *OF* 14, 31 et 243.

13. Col. XVII 13-14.

14. Plat., *Leg.*, 715e. Sur ce passage, cf. F. CASADESÚS, « Influencias órficas en la concepción platónica de la divinidad (*Leyes* 715e 7-717a 4) », *Taula, quaderns de pensament* (UIB) 35-36 (2002), p. 11-18.

15. Citations : Achill. Tat., *Comm. Arat.*, 65.4 Di Maria (*OF* 31 VIII) ; Procl., *Theol. Plat.*, VI, 8 (VI, 40.1 Saffrey-Westerink, *OF* 243 VI) ; Schol. Plat., *Leg.*,

dans ce qu'on appelle le « Testament d'Orphée », qui est en réalité une imitation juive d'un *Hieros logos* orphique, composé vraisemblablement à Alexandrie et que nous pouvons dater approximativement du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.<sup>16</sup>. E. Magnelli la considère comme *banalizzante* et A. Rescigno l'explique comme *facile suggestione, provocata dalla sua originaria parafrasi platonica*<sup>17</sup>.

Cependant, un nouvel élément de jugement a fait son apparition quand, en 2005, G. Bastianini a donné l'édition partielle d'un papyrus florentin renfermant, parmi diverses citations d'Euripide, une citation d'une demi-douzaine d'hexamètres – dont deux incomplets – de ce qui paraissait une version inconnue jusqu'ici de l'*Hymne à Zeus*<sup>18</sup>. Le texte de cette dernière, tel que le présente l'éditeur, sauf une petite correction de ma part, est le suivant :

[Ὀρφέως] <sup>19</sup>

[Zeùs] πάντων ἀρχή, Zeùs [μέσσα, Zeùs δὲ τε]λευτή  
Zeùs ὑπατος, [Zeùs καὶ χθόνι]ος καὶ πόντιός ἐστιν,  
[Zeùs ἄρσην,] Zeùs θῆλυς  
πάλιν

Zeùs δὲ [τὰ πάντα,]

[πά]ντα κύκλω φαίνων, [Zeùs ἀρχή, μέσσα,] τε]λευτή. 5  
καὶ δύναιται [Zeùs πᾶν, Zeùs π]ῶ[ν] ἔχ<ε>ι αὐτὸς ἐν αὐτῶ.

1 Zeùs [μέσσα, Zeùs δὲ τε]λευτή Diggle ap. Bastianini : Zeùs [πάντων μέσσα, τε]λευτή 'conieceram; alia tamen conicere possis, ex. gr. Zeùs [πάντων ἐστὶ τε]λευτή' Bastianini || 2-3 omnia suppl. Bastianini || 2 ὑπατος pro ὕστατος in *OF* 243 I leg. Tzetz. || 4 Zeùs δὲ [τὰ πάντα,] Diggle ap. Bastianini : Zeùs δὲ [δυναστίης tempt. Bastianini || 5 suppl. Bastianini : 'alia conicere possis, ex. gr. [Zeùs ἀρχή, Zeùs δὲ]' || 6 [Zeùs πᾶν, Zeùs π]ῶ[ν] ἔχ<ε>ι Diggle ap. Bastianini : [πάντα, Zeùs πάντ] {α} [ ] ἔχ<ε>ι coniecerat Bastianini | αὐτῶ scripsi : αὐτῶ Bastianini.

715e (317 Greene, *OF* 31 IV, qui nous éclaire sur le fait que παλαιὸν δὲ λόγον λέγει τὸν Ὀρφικόν) ; Schol. Galen., 1.363 (éd. Moraux, *ZPE* 27, 1977, 22). Paraphrase : Ioseph., *Ant. Iud.*, 8, ἀρχή καὶ τέλος τῶν ἀπάντων, c. *Apion*. 2.190 ἀρχή καὶ μέσσα καὶ τέλος οὗτος (sc. ὁ θεός) τῶν πάντων.

16. À son sujet, voyez surtout Ch. RIEDWEG, *Jüdisch-hellenische Imitation eines orphischen Hieros Logos*, Tübingen, 1993 ; « Literatura órfica en ámbito judío », dans A. BERNABÉ, F. CASADESÚS (éd.), *loc. cit.* (n. 9), p. 379-392, ainsi que *OF* 377-378 avec la bibliographie citée.

17. E. MAGNELLI, *loc. cit.* (n. 12), p. 88 ; A. RESCIGNO, *loc. cit.* (n. 2), p. 465 et s., n. 435.

18. *P. Soc. Ital.* XV 1476, cf. G. BASTIANINI, « Euripide e Orfeo in un papiro fiorentino (*PSI* XV 1476) », dans G. BASTIANINI, A. CASANOVA (éd.), *Euripide e i papiri*, Firenze, 2005, p. 227-242, spéc. p. 235 et s. Je l'ai inclus dans mon édition parmi les *addenda et corrigenda* du fasc. 3, en tant que fr. 688a.

19. Ὀρφέως *PSI* : ἐξ Ὀρφικῶν Bastianini 2005.

D'Orphée :

Zeus principe de toutes les choses, Zeus centre et Zeus final,

Zeus élevé, Zeus et souterrain et marin,

Zeus mâle, Zeus femelle,

Et puis

Zeus est toutes les choses

C'est lui qui fait apparaître toutes les choses en cercle, Zeus principe, centre et fin, et

Zeus peut tout, Zeus a tout lui-même en lui-même.

G. Bastianini observe que le début du troisième vers est cité chez Diogène de Séleucie, le Babylonien, disciple de Chrysippe et successeur de Zénon de Tarse à la direction de la Stoa, au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>20</sup>. On croyait jusqu'ici que c'était une citation de mémoire d'un autre vers connu de l'auteur anonyme du *De Mundo*<sup>21</sup> :

Ζεὺς ἄρσῃν γένετο, Ζεὺς ἄμβροτος ἔπλετο νόμφῃ.

Zeus devint mâle, l'immortel Zeus fut nymphe.

Le vers figurant maintenant dans le texte de cette version de l'hymne, une telle explication n'est plus acceptable : G. Bastianini, qui signale la coloration clairement stoïcisante de l'hymne, se demande s'il est la source de la citation de Diogène de Séleucie. Je pense que la réponse ne peut être qu'affirmative. J'en ai présenté les arguments ailleurs<sup>22</sup>.

Le nouveau témoignage du papyrus de Florence fournit quelques éléments intéressants pour notre propos.

L'un d'eux est que nous y retrouvons ἀρχή, au lieu de κεφαλή, ce qui montre que cette variante n'est pas simplement une banalisation ou une mauvaise citation, mais qu'elle existait dans la tradition orphique. N'oublions pas que Platon utilise le terme ἀρχή, de sorte que nous ne pouvons pas savoir s'il s'agit d'une erreur de citation de Platon ou si la variante existait déjà à l'époque du philosophe, de même qu'il n'y a pas lieu d'affirmer que la présence d'ἀρχή dans la version du papyrus florentin et / ou chez Plutarque soit due, en tout ou en partie, à son existence chez Platon.

Un autre élément remarquable du texte est la profonde empreinte stoïcienne que nous y trouvons, tout spécialement le catégorique Ζεὺς δὲ [τὰ πάντα]. En outre, la citation d'une partie de ce texte par Diogène de

20. Philodem., *De Piet.*, *P. Herc.* 1428, col. VIII 14-X 8, cf. D. OBBINK, *Philodemus, On Piety*, part 1, Oxford, 1996, p. 19-20 (= Diogen. Babyl., fr. 33 [SVF III 217.17 Arnim]) τοῦτο γὰρ λέ[γε]σθαι τὸ 'ἐκ τῆς κεφαλῆς' καὶ 'Ζεὺς ἄρσῃν Ζεὺς θῆλυς'.

21. *OF* 31.4.

22. A. BERNABÉ, « Are the Orphic verses quoted in *P. Soc. Ital.* XV 1476 and in Diogenes of Babylon *SVF* 33 references to a same work? », *CrErc* (2008), p. 97-101.

Babylone indique que l'Hymne intéressa les stoïciens. J'oserais même dire que cette forte influence stoïcienne est due à un re-façonnage de la part de quelques membres de cette école. N'oublions pas que Cléanthe a écrit son propre hymne à Zeus<sup>23</sup>. Le re-façonnage sur d'autres textes orphiques est un phénomène que nous connaissons bien. Pour citer un cas extrême : nous trouvons des traces profondes de cet hymne dans un écrit juif, *Le Testament d'Orphée*. La raison en est que la tradition orphique re-travaillait sur ses propres productions, et qu'elle avait élaboré au moins trois versions de l'hymne ; d'autre part ceux qui citaient les poèmes pouvaient aussi les modifier. Aussi, puisque les orphiques n'avaient ni exclusivité, ni brevet, ni protection dogmatique sur l'original, n'importe qui pouvait réélaborer une version, à laquelle on pouvait ajouter ou retirer des vers en accord avec sa propre idée de Zeus, et placer ainsi ses propres conceptions sous l'égide prestigieuse du texte attribué à Orphée<sup>24</sup>, considéré comme antique et révélé. *In primis*, c'est que firent les stoïciens, dont il s'avère qu'ils ont pratiqué en abondance cette sorte d'« assimilation ».

Sous un tel éclairage, les citations de Plutarque acquièrent un sens nouveau. Le Chéronéen peut affirmer « comme ils disent », parce qu'à son époque, les stoïciens avaient pratiquement fini par s'approprier l'Hymne, dont ils avaient même élaboré des versions où les caractéristiques stoïciennes apparaissaient de façon plus nette. Là aussi, la tendance stoïcienne qui consistait à mettre ses opinions en harmonie avec celles des anciens théologiens est une pratique dont nous avons beaucoup de témoignages<sup>25</sup>. Il n'y aurait rien d'étrange à ce que, derrière la citation plutarquienne, se trouvât une version stoïcienne, dans laquelle on eût déjà remplacé le métaphorique κεφαλή par le plus philosophique et prosaïque ἀρχή, en incorporant au texte poétique ce qui avait été auparavant une partie de la paraphrase ou un commentaire, depuis le commentateur du papyrus de Derveni jusqu'à Platon. Une telle tendance se refléterait aussi dans le remplacement du poétique Ζεὺς ἄρσην γένετο, Ζεὺς ἄμβροτος ἔπλετο νόμφη par un plus prosaïque Ζεὺς ἄρρην, Ζεὺς θήλυς.

---

23. Cf. J. C. THOM, *Cleanthes' Hymn to Zeus*, Tübingen, 2005, avec un excellent commentaire.

24. Cf. F. CASADESÚS, « Orfismo: usos y abusos », dans E. CALDERÓN, A. MORALES, M. VALVERDE (éd.), *Koinòs Lògos. Homenaje al profesor José García López*, Murcia, 2006, p. 155-163.

25. Réunis dans *OF* 1133, cf. F. CASADESÚS, « Adaptaciones e interpretaciones estoicas de los poemas de Orfeo », dans A. ALVAR EZQUERRA, J. F. GONZÁLEZ CASTRO (éd.), *Actas del XI Congreso Español de Estudios Clásicos*, Madrid, I, 2005, p. 309-318 ; « Orfismo y estoicismo », dans A. BERNABÉ, F. CASADESÚS (éd.), *loc. cit.* (n. 9), p. 1307-1338.

Plutarque est intéressé par ce vers qui s'adapte bien à sa propre théologie. N'oublions pas que le vers avait attiré aussi l'attention de son lointain maître Platon, qui, comme nous l'avons déjà vu, s'y réfère dans les *Lois* <sup>26</sup>. Plutarque peut accepter avec enthousiasme l'image dessinée par un ancien texte théologique, qui décrit un dieu suprême dont la définition (Ζεὺς ἀρχὴ Ζεὺς μέσσα Διὸς δ' ἐκ πάντα τέτυκται) constitue rien moins que la cause la plus puissante (τῇ κρείττονι), qui doit présider, tout en la complétant, à l'étude physique des causes dans la « vraie philosophie ». Un dieu assimilé à l'idée platonique et au démiurge, mais qui, en même temps qu'il est le destin de l'âme <sup>27</sup>, se trouve plus proche de l'homme comme présence vivante <sup>28</sup>.

Alberto BERNABÉ  
Universidad Complutense, Madrid

---

26. Cf. n. 14.

27. F. E. BRENN, *loc. cit.* (n. 1), p. 249.

28. Ch. FROIDEFOND, *loc. cit.* (n. 1), p. 226.